

1. Août 1914, la mobilisation - entre enthousiasme et résignation

Texte 1

LA PETITE AUTO

Le 31 du mois d’Août 1914¹

Je partis de Deauville un peu avant minuit
Dans la petite auto de Rouveyre

Avec son chauffeur nous étions trois

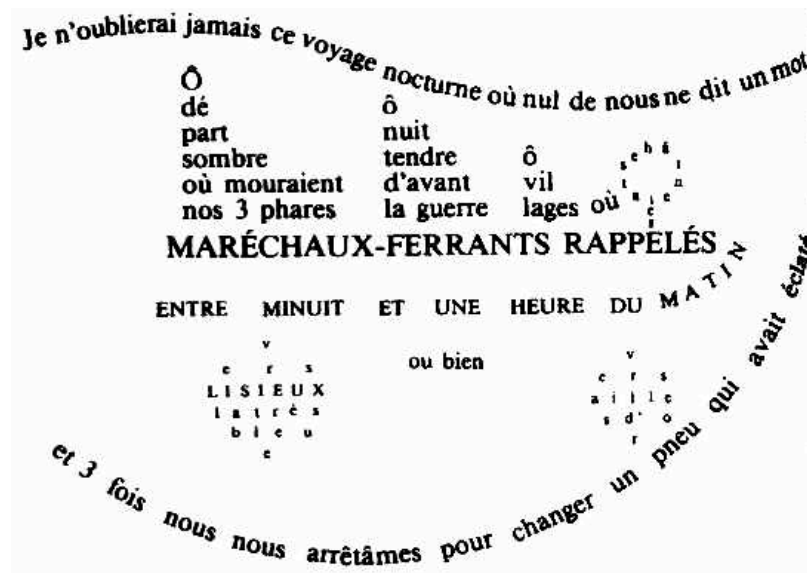
Nous dîmes adieu à toute une époque
Des géants furieux se dressaient sur l’Europe
Les aigles quittaient leur aire attendant le soleil
Les poissons voraces montaient des abîmes
Les peuples accouraient pour se connaître à fond
Les morts tremblaient de peur dans leurs sombres demeures

Les chiens aboyaient vers là-bas où étaient les frontières
Je m’en allais portant en moi toutes ces armées qui se battaient
Je les sentais monter en moi et s’étaler les contrées où elles serpentaient
Avec les forêts les villages heureux de la Belgique
Francorchamps avec l’Eau Rouge et les pouhons
Région par où se font toujours les invasions
Artères ferroviaires où ceux qui s’en allaient mourir
Saluaient encore une fois la vie colorée
Océans profonds où remuaient les monstres
Dans les vieilles carcasses naufragées
Hauteurs inimaginables où l’homme combat
Plus haut que l’aigle ne plane
L’homme y combat contre l’homme
Et descend tout à coup comme une étoile filante

Je sentais en moi des êtres neufs pleins de dextérité
Bâtir et aussi agencer un univers nouveau
Un marchand d’une opulence inouïe et d’une taille prodigieuse
Disposaient un étalage extraordinaire

¹ Le manuscrit et toutes les versions imprimées portent cette date, pour la nuit du 31 juillet au 1^{er} août. « Le premier vers du poème [...] a suscité de nombreux commentaires. Faut-il, pour expliquer cette date inexacte, supposer une inadvertance du poète ? Il est plus vraisemblable de penser que le rythme populaire (dont d’ailleurs nous retrouvons le souvenir dans *Le Musicien de Saint-Merry*) est venu se substituer à la précision chronologique », commente Michel Décaudin (*Œuvres*, pléiade, op. cit., p. 1086).

Et des bergers gigantesques menaient
 De grands troupeaux muets qui broutaient les paroles
 Et contre lesquels aboyaient tous les chiens sur la route



Et quand après avoir passé l'après-midi
 Par Fontainebleau
 Nous arrivâmes à Paris
 Au moment où l'on affichait la mobilisation
 Nous comprîmes mon camarade et moi
 Que la petite auto nous avait conduits dans une époque
 Nouvelle
 Et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs
 Nous venions cependant de naître

Guillaume Apollinaire, « La petite auto », *Calligrammes, poèmes de la paix et de la guerre* (1918),
 Mercure de France, réédition Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, *Œuvres poétiques*, 1965, p. 207-
 208.

Texte 2

Les fleurs, à cette époque de l'année, étaient déjà rares ; pourtant on en avait trouvé pour décorer tous les fusils du renfort et, la clique en tête, entre deux haies muettes de curieux, le bataillon, fleuri comme un grand cimetière, avait traversé la ville à la débandade.

Avec des chants, des larmes, des rires, des querelles d'ivrognes, des adieux déchirants, ils s'étaient embarqués. Ils avaient roulé toute la nuit, avaient mangé leurs sardines et vidé les bidons à la lueur d'une misérable bougie, puis, las de brailler, ils s'étaient endormis, tassés les uns contre les autres, tête sur épaule, jambes mêlées.

Le jour les avait réveillés. Penchés aux portières, ils cherchèrent dans les villages, d'où montaient les fumées du petit matin, les traces des derniers combats. On se hélait de wagon à wagon.

- Tu parles d'une guerre, même pas un clocher de démoli !

Puis, les maisons ouvrirent les yeux, les chemins s'animent, et retrouvant de la voix pour hurler des galanteries, ils jetèrent leurs fleurs fanées aux femmes qui attendaient, sur le môle des gares, le retour improbable de leurs maris partis. Aux haltes, ils se vidaient et faisaient le plein des bidons. Et vers dix heures, ils débarquaient à Dormans, hébétés et moulus.

Après une pause d'une heure pour la soupe, ils s'en allèrent par la route, - sans clique, sans fleurs, sans mouchoirs agités, - et arrivèrent au village où notre régiment était au repos, tout près des lignes.

Là, on en tint comme une grande foire, leur troupeau fatigué fut partagé en petits groupes – un par compagnie – et les fourriers désignèrent rapidement à chacun une section, une escouade, qu'ils durent chercher de ferme en ferme, comme des chemineaux sans gîte, lisant sur chaque porte les grands numéros blancs tracés à la craie.

Bréval, le caporal, qui sortait de l'épicerie, trouva les trois nôtres comme ils traînaient dans la rue, écrasés sous le sac trop chargé d'où brillaient insolemment des ustensiles de campement tout neufs.

- Troisième compagnie, cinquième escouade ? C'est moi le cabot. Venez, on est cantonné au bout du patelin.

Quand ils entrèrent dans la cour, ce fut Fouillard, le cuisinier, qui donna l'alerte.

- Hé ! les gars, v'là le renfort.

Et ayant jeté, devant les moellons noirs de son foyer rustique, la brassée de papier qu'il venait de remonter de la cave, il examina les nouveaux camarades.

- Tu ne t'es pas fait voler, dit-il sentencieusement à Bréval. Ils sont beaux comme neufs.

Nous nous étions tous levés et entourions d'un cercle curieux les trois soldats ahuris. Ils nous regardaient et nous les regardions sans rien dire. Ils venaient de l'arrière, ils venaient des villes. La veille encore ils marchaient dans des rues, ils voyaient des femmes, des tramways, des boutiques ; hier encore ils vivaient comme des hommes. Et nous les examinions émerveillés, comme des voyageurs débarquant des pays fabuleux.

- Alors, les gars, ils ne s'en font pas là-bas ?
- Et ce vieux Paname, questionna Vairon, qu'est-ce qu'on y fout ?

Eux aussi nous dévisageaient, comme s'ils étaient tombés chez les sauvages. Tout devait les étonner à cette première rencontre ; nos visages cuits, nos tenues disparates, le bonnet de fausse loutre du père Hamel, le fichu blanc crasseux que Fouillard se nouait autour du cou, le pantalon de Vairon cuirassé de graisse, la pèlerine de Lagny, l'agent de liaison, qui avait cousu un col d'astrakan sur un capuchon de zouave, ceux-ci en veste de biffin, ceux-là en tunique d'artilleur, tout le monde accoutré à sa façon ; le gros Bouffioux, qui portait sa plaque d'identité à son képi, comme Louis XI portait ses médailles, un mitrailleur avec son épaulière de métal et son gantelet de fer qui le faisaient ressembler à un homme d'armes de Crécy, le petit Belin, coiffé d'un vieux calot de dragon enfoncé jusqu'aux oreilles, et Broucke, « le gars de ch'Nord », qui s'était taillé des molletières dans des rideaux de reps vert.

Roland Dorgelès, incipit des *Croix de bois* (1919), Albin Michel, réédition Livre de Poche 2011 p. 7 à 9.

Texte 3

Le 1^{er} août, la France devient une gare. Chaque colline abritait un chemin de fer, chaque village une station. De Brest à Nice et de Dunkerque à Bordeaux, ce n'était qu'un immense train. Tout le monde prit le train : les territoriaux le long des voies, les conscrits dans les convois. Les cerveaux de l'Etat-Major étaient penchés sur des wagons, sur des tunnels. L'esprit des mères voyageait sur les rails.

Dans la lande bretonne, entre les calvaires, roulaient les tortillards à coiffes dans un bruit d'océan. Les lignes basques étaient pleines de bérêts. Le Massif Central charriait tous ses fouchtras à travers les champs de choux. Et le long de la Méditerranée, allaient les petits trains du Midi, ruisselants de ténors et de vins. Sous le soleil, sous la brume, la France mobilisait ses enfants. Chaque coin expédiait ses plus beaux gosses (car la Mort, cette femelle, aime les beaux gosses), chaque terre sa plus fine fleur (car le Squelette aime les fleurs). Les villages donnaient leurs coqs de village, et les fermes leurs grands clairs gars. Toute la France se dépouillait de son sang, qu'elle expédiait par wagons-réservoirs du côté des ensanglantements. On faisait le tri, et le dessus du panier était pour la mort. La mort se réservait la plus belle portion de la vie. Devant des haies de territoriaux, défilaient les enfants suprêmes, l'essence de la nation, sa joie et sa fleur, sa substance de prédilection, son rêve de choix !

Ces grands gosses rouges de santé, tout éblouis d'air large et de longs voyages, riant à pleines gueules dans leurs gros costumes des dimanches, ces beaux garçons couverts de baisers de filles et de peaux d'anges, chauds de compagnonnages et de vins, lâchés avec leurs insoucis et leurs musettes de jambons vers l'aventure au fond des espaces : quelle épatante vision de vie !

Tout cela se déversait à Paris. La gare de l'Est était la gare de France. Dans le brouhaha des grandes fièvres du monde, les mobilisés cassaient la croûte sur les quais luisants d'huiles. Ils étaient assis sur les marchepieds des wagons, sur les ballasts exsangues, dans un déluge de boîtes de sardines et de belle humeur, les godillots sur le fromage et le litre de pinard près du cœur, dans un éclair de couteaux et de dents, gaillards et goguenards, doux et violents avec leurs larges mains et leurs larges yeux.

Ils s'interpellaient de l'Ardèche à Caen – hé ! faon de pomme ! – ils mangeaient avec appétit dans un fracas de gaudriole. Une senteur alimentaire montait vers un ciel riche de soleil. Une fantasmagorie se pavanait dans les rayons. Les fils du labour et de l'échoppe, les fils du peuple, libres d'outils et de gagne-pains, riaient dans une atmosphère de liberté sous la garde d'un caporal. Plus de soucis, de pluies et de foins, plus de patrons et plus de travail, mais autour d'eux une grande vie vide toute neuve, un rang de gamins de Paris sales de race et de crasse, un univers de belles locomotives, de façades et de sifflets, ce luxe vulgaire et cette odeur de ville qui encanaillent le cœur de l'homme, de belles femmes de toutes parts...

Le monde avait cassé sa coque, et l'amande de la vie était à nu.

Joseph Delteil, *Les Poilus* (1926), réédition Grasset, Les Cahiers rouges, 1987, chapitre II, « La naissance du poilu », p. 40 à 44.

Texte 4

La nuit était lourde. L'asphalte empestait. Tout alentour de la rue Montmartre, les voies étaient noires de piétons. La circulation était interrompue. Des grappes humaines se penchaient aux fenêtres. Des passants, qui ne se connaissaient pas, s'interpellaient : « Jaurès vient d'être assassiné ! »

Un cordon de sergents de ville avait à peu près réussi à faire le vide devant le *Croissant*, et s'efforçait de maintenir à distance les vagues déferlantes venues des boulevards, où la nouvelle s'était répandue avec la rapidité d'un court-circuit.

Comme Jacques et Jenny arrivaient au carrefour, un détachement de gardes républicains montés débouchait de la rue Saint-Marc. Le peloton dégageda d'abord l'accès de la rue de la Victoire, jusqu'à la Bourse. Puis, il vint se déployer au centre de la place, et caracola quelques minutes pour refouler les curieux contre les maisons. A la faveur du désordre – des gens timorés s'échappaient par les rues latérales –, Jacques et Jenny purent se glisser au premier rang. Leurs regards s'étaient fixés sur la façade du sombre café, dont les volets de fer étaient descendus. Par l'entrebâillement de la porte, gardée par des sergents de ville, et qui ne s'ouvrait plus que pour le va-et-vient de la police, on apercevait, par instants, la salle violemment éclairée.

Coup sur coup, deux taxis, plusieurs limousines à cocarde, franchirent le barrage. Ceux qui en descendaient, salués par l'officier qui dirigeait le service d'ordre, s'engouffraient précipitamment dans le café, dont la porte se refermait aussitôt. Des gens renseignés murmuraient des noms : « Le Préfet de police...le docteur Paul...le Préfet de la Seine... Le Procureur de la République... »

Enfin, par la rue de la Victoire, une voiture d'ambulance dont le timbre clair tintait sans arrêt s'avança au trot de son petit cheval. Un peu de silence se fit. Les agents placèrent la voiture devant l'entrée du *Croissant*. Quatre infirmiers sautèrent sur la chaussée et entrèrent dans un restaurant, laissant béante la porte arrière du véhicule.

Dix minutes passèrent.

La foule, énermée, piétinait sur place : « Qu'est-ce qu'ils foutent là-dedans ! – Faut bien faire les constatations, quoi ! »

Soudain, Jacques sentit les doigts de Jenny se crispier sur sa manche. La porte du *Croissant* venait de s'ouvrir à double vantaux. Tout le monde se tut. M. Albert sortit sur le trottoir. L'intérieur du café apparut, illuminé comme une chapelle, et grouillant de sergots noirs. On les vit s'écarter, faire la haie, pour livrer passage à la civière. Elle était recouverte d'une nappe. Quatre hommes, nu-tête, la portaient. Jacques reconnut des silhouettes familières : Renaudel, Longuet, Compère-Morel, Théo Brettin.

Sur place, tous les fronts, instantanément, se découvrirent. A la fenêtre d'un immeuble, un timide : « Mort à l'assassin ! » jaillit, et monta dans la nuit.

Lentement, dans un silence qui permettait de distinguer le pas des porteurs, la civière blanche franchit le seuil, traversa le trottoir, se balança quelques secondes, et, d'un seul coup, disparut au fond du véhicule. Deux hommes, aussitôt, y montèrent. Un sergent de ville grimpa près du cocher. Puis l'on perçut nettement le bruit de la portière. Alors, tandis que le cheval démarrait, et que la voiture, encadrée par un peloton d'agents cyclistes, s'engageait, en tintant, vers la Bourse, une soudaine, une sourde et houleuse rumeur couvrit la sonnerie grêle du timbre, et, s'élevant de partout à la fois, délivra enfin des centaines de poitrines oppressées : « Vive Jaurès !... Vive Jaurès !... Vive Jaurès !... »

« Tâchons maintenant d'aller jusqu'à *L'Huma* », souffla Jacques.

Mais, autour d'eux, la foule semblait avoir pris racine. Les yeux restaient obstinément tournés vers le mystère de cette façade obscure, gardée par la police.

« Jaurès, mort... », balbutia Jacques. Il répéta, après une pause : « Jaurès, mort... Je ne parviens pas à imaginer, à mesurer les conséquences... »

Peu à peu, les rangs tassés se desserraient ; il devenait possible de se déplacer.

« Venez. »

Comment atteindre la rue du Croissant ? Inutile de songer à fendre le barrage qui gardait le carrefour ; non plus que de rejoindre les grands boulevards par la rue Montmartre.

« Tournons l'obstacle, dit Jacques, la rue Feydeau et le passage Vivienne ! »

Ils sortaient à peine du passage et débouchaient dans la cohue du boulevard Montmartre, lorsqu'une irrésistible poussée de foule les bouscula, les entraîna.

Ils tombaient en pleine manifestation : une colonne de jeunes patriotes, brandissant des drapeaux et gueulant *La Marseillaise*, dévalait du boulevard Poissonnière, en une coulée qui occupait toute la largeur de la voie, et refoulait tout devant elle.

« A bas l'Allemagne !... Mort au Kaiser !...A Berlin !... »

Roger Martin du Gard, *Les Thibault*, III « L'Été 1914 » (1936), Gallimard, rééd. Folio p. 42 à 45.

Texte 5

LA GUERRE ET CE QUI S'EN SUIVIT

Les ombres se mêlaient et battaient la semelle
Un convoi se formait en gare à Verberie
Les plateformes se chargeaient d'artillerie
On hissait les chevaux les sacs et les gamelles

Il y avait un lieutenant roux et frisé
Qui criait dans la nuit sans arrêt des ordures
On s'énerve toujours quand la manœuvre dure
Et qu'au-dessus de vous éclatent les fusées

On part Dieu sait pour où Ça tient du mauvais rêve
On glissera le long de la ligne de feu
Quelque part ça commence à n'être plus du jeu
Les bonshommes là-bas attendent la relève

Le train va s'en aller noir en direction
Du sud en traversant les campagnes désertes
Avec ses wagons de dormeurs la bouche ouverte
Et les songes épais des respirations

Il tournera pour éviter la capitale
Au matin pâle On le mettra sur une voie
De garage Un convoi qui donne de la voix
Passe avec ses toits peints et ses croix d'hôpital

Et nous vers l'est à nouveau qui roulons Voyez
La cargaison de chair que notre marche entraîne
Vers le fade parfum qu'exhalent les gangrènes
Au long pourrissement des entonnoirs noyés

Tu n'en reviendras pas toi qui courais les filles
Jeune homme dont j'ai vu battre le cœur à nu
Quand j'ai déchiré ta chemise et toi non plus
Tu n'en reviendras pas vieux joueur de manille

Qu'un obus a coupé par le travers en deux
Pour une fois qu'il avait un jeu du tonnerre
Et toit le tatoué l'ancien légionnaire
Tu survivras longtemps sans visage sans yeux

Roule au loin roule train des dernières lueurs
Les soldats assoupis que ta danse secoue
Laissent pencher leur front et fléchissent le cou

Cela sent le tabac la laine et la sueur

Comment vous regarder sans voir vos destinées
Fiancés de la terre et promis des douleurs
La veilleuse vous fait de la couleur des pleurs
Vous bougez vaguement vos jambes condamnées

Vous étirez vos bras vous retrouvez le jour
Arrêt brusque et quelqu'un crie Au jus là-dedans
Vous bâillez vous avez une bouche et des dents
Et le caporal chante *Au pont de Minaucourt*

Déjà la pierre pense où votre nom s'inscrit
Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri

Aragon, *Le Roman inachevé* (1956), «La Guerre et ce qui s'ensuivit», *Œuvres poétiques complètes*,
Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 2007, tome II, p. 151-152.

Texte 6

C'était plutôt gai, ce défilé, chacun droit dans son uniforme s'efforçait de regarder droit devant lui. Le 93^e a traversé l'avenue puis les grandes rues de la ville, au bord desquelles se massait la population qui ne lésinait pas sur les acclamations, les jets de fleurs et les encouragements. Charles s'était naturellement débrouillé pour occuper le premier rang de la troupe, Anthime suivant à mi-longueur du régiment entouré de Bossis toujours mal à l'aise dans son vêtement, d'Arcenel qui ne cessait de se plaindre de son derrière et de Padioleau dont la mère avait eu le temps de pincer la capote aux épaules et de raccourcir ses manches. Comme il marchait tout en blaguant à mi-voix avec les autres, tâchant cependant de mesurer fièrement son pas, Anthime a cru distinguer Blanche sur le trottoir gauche de l'avenue. Il a d'abord pensé que c'était une ressemblance et puis non, c'était elle, Blanche, habillée comme pour un jour de fête, jupe rose légère et corsage mauve de saison. Pour s'armer contre le soleil, elle avait déployé sur son corps un large parapluie noir pendant qu'on exsudait en cadence sous le képi neuf qui serrait dur les tempes, sous le sac sanglé selon les consignes et qui, ce premier jour, ne pesait pas encore trop sur les clavicules.

Comme il s'y attendait, Anthime a d'abord vu Blanche porter vers Charles un sourire fier de son maintien martial puis, comme il arrivait à sa hauteur, cette fois non sans surprise il a reçu d'elle une autre variété de sourire, plus grave et même, lui a-t-il semblé, un peu plus ému, soutenu, prononcé, va savoir au juste. Il n'a pas vu ni tenté de voir comment Charles, de toute façon de dos, répondait à ce sourire mais lui, Anthime, n'y a réagi que par un regard, le plus court et le plus long possible, se forçant à le charger du moins d'expression disponible tout en suggérant le maximum – nouvel exercice cette fois doublement antinomique et qui, tout en se contraignant à maintenir le pas, n'était pas une petite affaire. Puis après qu'on a dépassé Blanche, Anthime a préféré ne plus regarder les autres gens.

A la gare, tôt le matin du jour suivant, Blanche était encore là, sur le quai parmi la foule agitant de petits drapeaux, des garçons traçaient à la craie *A Berlin* sur les flancs de la motrice, quatre ou cinq cuivres déclinaient de leur mieux l'hymne national. Des chapeaux, des foulards, des bouquets, des mouchoirs s'agitaient en tous sens, des paniers de provisions passaient par les fenêtres des wagons, on serrait dans ses bras des enfants, des vieillards, des couples s'étreignaient, des larmes s'écrasaient sur les marchepieds – comme on peut le voir de nos jours à Paris sur la vaste fresque d'Albert Herter, dans le hall Alsace de la gare de l'Est. Mais dans l'ensemble tout le monde souriait avec confiance puisque tout cela serait à l'évidence très bref, on allait revenir vite – et, de loin, par-dessus l'épaule de Charles serrant Blanche dans ses bras, Anthime a vu celle-ci poser encore une fois ce même regard sur sa propre personne. Ensuite il a fallu monter dans le train et une semaine s'était juste écoulée depuis son petit tour à vélo que, parti de Nantes samedi à six heures du matin, Anthime est arrivé lundi dans les Ardennes en fin d'après-midi.

Jean Echenoz, *14* (2012), éditions de Minuit, chapitre 2, p.18 à 21.